

Débat entre Maurice Lagueux et Gilles Dostaler
Cahiers d'économie politique, no 5, printemps 1979

Maurice Lagueux

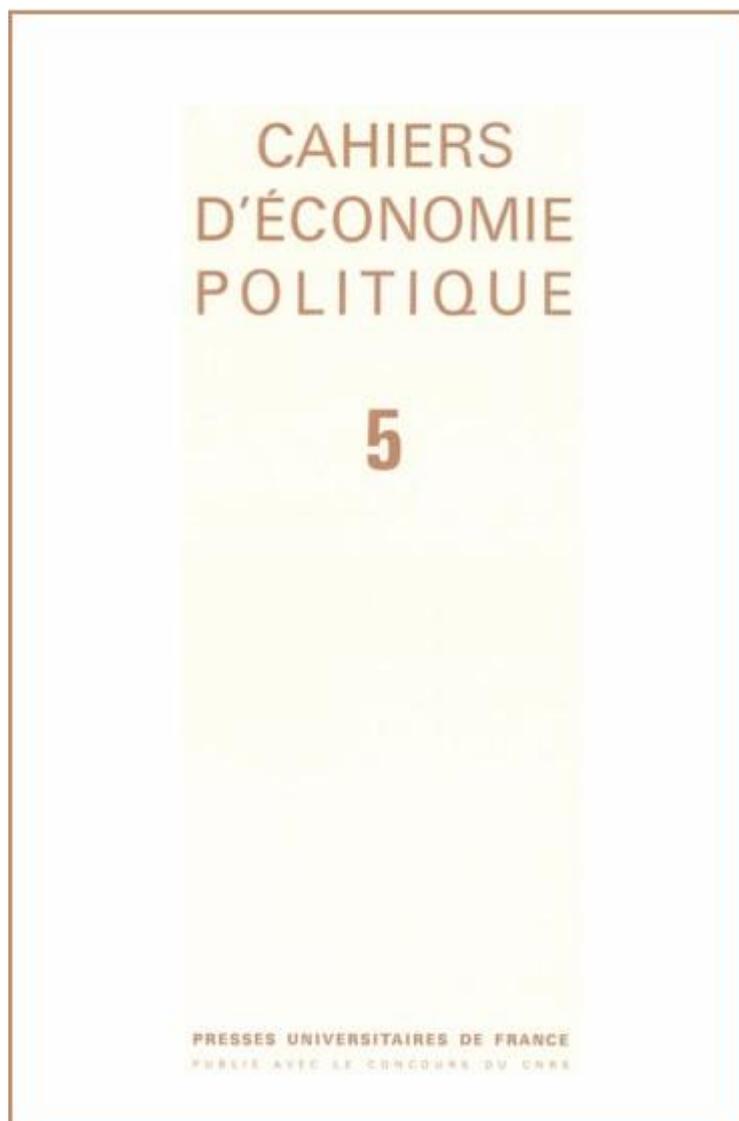
À propos de deux ouvrages de Gilles Dostaler sur la théorie de la valeur

Gilles Dostaler

Marxisme et "science économique". Réponse à Maurice Lagueux

Maurice Lagueux

Encore une brève précision. En guise de réponse à Gilles Dostaler



A PROPOS DE DEUX OUVRAGES DE GILLES DOSTALER SUR LA THÉORIE DE LA VALEUR*

par Maurice LAGUEUX

Chez des éditeurs différents mais dans deux collections qui ont en commun de favoriser le développement d'une réflexion critique d'inspiration marxiste sur l'économie politique, Gilles Dostaler de l'Université du Québec à Montréal vient de publier coup sur coup les deux volets complémentaires d'un travail remarquable à bien des égards sur le concept de valeur et son rapport au concept de prix ⁽¹⁾. Marx étant à l'origine d'un débat inlassablement repris mais rarement examiné en tant que tel sur l'opposition valeur-prix, l'absence (en français à tout le moins) d'une analyse fouillée de ce débat se faisait vivement sentir; c'est cette lacune que, grâce à l'un de ses ouvrages, *Valeur et prix*, Dostaler s'attache à combler en ce qui concerne les années qui vont de la publication du Livre I du *Capital* (1867) à la contribution décisive de Bortkiewicz (1907). Cette étude historique menée avec beaucoup de rigueur et de minutie devait cependant, pour l'auteur, aboutir à une conclusion à première vue étonnante : cette théorie de la valeur au nom de laquelle on s'est acharné à justifier ou à condamner le marxisme n'aurait « rien de commun » (vp, p. 158) avec la théorie de la valeur-travail proposée par Marx et serait tout au plus l'avatar d'une vieille théorie qui a hanté Ricardo et que Marx, il est vrai, aurait dans le troisième Livre du *Capital* défendu un peu par mégarde en la confondant parfois avec celle qu'il mettait au point dans le premier Livre.

Cette dernière théorie se trouvant par ce biais liée à un débat auquel elle aurait dû être étrangère, il convenait de compléter l'étude historique de celui-ci : 1) par un examen des caractères propres d'une théorie apparemment mal comprise, et 2) par une explication historique de la confusion entre ces deux conceptions de la valeur dont Marx lui-même aurait été victime. C'est à ces deux tâches que Dostaler

* L'auteur tient à remercier Jean Cartelier dont les commentaires lui ont été d'une grande utilité sans que, pour autant, celui-ci ne partage en quoi que ce soit sa responsabilité.

⁽¹⁾ *Marx, la valeur et l'économie politique*, Paris, Anthropos, 1978, 198 p., coll. « M8 » (désigné ici par mv); *Valeur et prix, histoire d'un débat*, Montréal, Maspero, Presses Universitaires de Grenoble, Presses de l'Université du Québec, 1978, 180 p., coll. « Intervention en économie politique » (désigné ici par vp).

s'est consacré dans son autre ouvrage *Marx, la valeur et l'économie politique* (grâce respectivement aux trois premiers et aux trois derniers chapitres du livre).

Pour l'auteur, la première de ces tâches s'imposait d'autant plus que depuis Marx la théorie de la valeur aurait généralement été interprétée de deux façons qui seraient également propres à entretenir la confusion dénoncée. La plupart des économistes voient en effet dans le concept de valeur un simple synonyme de celui de prix car ils assimilent la « valeur » et la « valeur d'échange » qu'il est en effet difficile de distinguer du « prix » (mv, p. 58) : de là découle une première interprétation refusée par Dostaler. D'autres, par contre, accorderont volontiers que la valeur ne se réduit pas à la valeur d'échange, signifiant par là qu'une marchandise peut fort bien ne pas s'échanger à sa valeur (et de fait ne s'échange que rarement à sa valeur) en ce sens qu'elle ne s'échange généralement pas à un prix proportionnel à la quantité de travail que techniquement il a fallu dépenser pour la produire : c'est ainsi que s'accréditerait à tort l'idée qui fait de la valeur un « attribut technologique » des produits (cf. mv, pp. 60 et ss.).

Ces deux interprétations, Dostaler les rejette d'autant plus énergiquement qu'elles auraient rendu possible le débat mal engagé dont il entendait faire l'histoire. En effet, dans l'esprit de la première interprétation, on allait contester ou défendre la théorie des rapports d'échange prêtée à Marx; dans l'esprit de la seconde, on allait se demander si les quantités de travail accumulées dans les choses ont ou n'ont pas, en tant que telles, un rôle décisif dans la détermination des prix, bref, on allait, si l'on préfère, discuter de la « transformation » des valeurs en prix. Si, pour Dostaler, de telles discussions reposent sur un malentendu, c'est que la véritable théorie de la valeur de Marx n'aurait rien à faire avec une théorie des prix ne pouvant ni s'identifier à elle, ni davantage lui fournir une assise technologique puisque les valeurs seraient l'expression de rapports sociaux et nullement physiques. Cette théorie de la valeur aurait donc un tout autre rôle qu'il faudra examiner après avoir fait état de l'intéressante « histoire d'un débat », rendu désormais inévitable, que Dostaler nous propose.

Ce débat, l'auteur a réussi à merveille à lui donner tout l'intérêt d'un affrontement militaire en l'articulant habilement autour de quelques moments clés : publication du Livre I et lente riposte marginaliste, défi d'Engels et réponses dispersées, publication du Livre III et « deuxième assaut des économistes », « retraite et contre-attaque » des marxistes, contribution « décisive » de Bortkiewicz... De plus, pour chacun de ces moments, des aspects révélateurs et souvent peu connus sont heureusement mis en évidence. C'est ainsi que les premières « ripostes » paraissent d'autant plus gauches et passionnées que les termes du débat valeur-prix y sont imprécis et le marginalisme lui-

même encore mal assuré; ce qui n'empêche nullement par ailleurs d'y discerner, avec l'auteur, des éléments destinés à survivre bien longtemps à cette première étape. Quant au défi d'Engels, il devait, en présentant la théorie de la transformation comme l'un des titres de gloire de Marx, installer définitivement le débat dans une problématique bien plus ricardienne que marxiste aux yeux de Dostaler. Aussi est-ce sans surprise que l'auteur observe que les réponses à ce défi apportées par des économistes de formation ricardienne en particulier touchaient bien plus juste qu'Engels n'a voulu l'admettre.

La suite du débat — l'ouvrage le met bien en évidence — devait d'ailleurs sur ce plan être significative du fait que, parmi les économistes plus sympathiques aux positions de Marx, on devait retrouver des ricardiens comme Lexis forcément à l'aise dans une telle problématique. Par ailleurs, vu l'intervention intempestive d'Engels, ce qui désormais devait compter dans le débat allait être d'une part le bien-fondé des fameuses égalités au total valeur-prix et plus-value - profit qui passaient pour un acquis de la « solution » de Marx et, d'autre part, l'interprétation historique de la transformation qu'Engels avait cru devoir appuyer de son autorité. Ce sont là, comme on sait, les aspects auxquels Böhm-Bawerk s'en est pris à cœur joie avec des arguments juste assez insatisfaisants pour rendre possible la contre-attaque d'Hilferding et, pour Dostaler, faire dévier celle-ci du terrain proprement marxiste qu'elle commençait à retrouver, vers la problématique d'Engels où valeur et prix attendent d'être reliés par de prétendues égalités et par un prétendu passage historique.

La thèse de Dostaler consiste donc à montrer que le débat a été littéralement enfermé dans l'espace « ricardien » défini par Engels, ce qui expliquerait les réactions plutôt décontenancées des marxistes de l'époque souvent prêts à envisager une « révision » caractérisée par la volonté de concilier théorie marginaliste de la valeur et thèses marxistes sur l'exploitation. Cette situation aurait eu finalement pour effet de laisser ce camp marxiste complètement « démuni » devant un économiste et mathématicien de grande classe, gêné ni par l'orthodoxie marxiste, ni par l'orthodoxie marginaliste mais familier de la problématique de Ricardo, qui allait mettre les choses au clair et sur ce terrain ricardien donner essentiellement raison à Ricardo contre Marx. C'est pourquoi Dostaler consacre un long chapitre à la contribution un peu touffue de Bortkiewicz qui s'en trouve clairement située et exposée de manière à ce que sa formulation mathématique soit articulée sur celle proposée pour l'analyse des thèses du Livre III et de la discussion « révisionniste » de Tugan-Baranowsky dont Bortkiewicz, comme on sait, devait généraliser la critique.

Quoi qu'il en soit, l'important est qu'après cette contribution il ne restait plus aux marxistes enfermés dans cette problématique ricardienne et incapables de retrouver l'inspiration critique de Marx,

d'autre option que de se rendre en s'efforçant de construire une économie politique prétendument marxiste sur les bases qui leur étaient ainsi imposées. Pour Dostaler, la suite du débat qu'il se contentera d'évoquer allait essentiellement confirmer cette thèse en permettant, grâce à l'apport des matrices de Léontief et à la mise au point par Sraffa de l'économie néo-ricardienne, de clarifier cette problématique des prix de production à laquelle Marx aurait porté un intérêt certain, mais tout à fait inessentiel.

On voit jusqu'à quel point l'autre ouvrage de Dostaler, qui vise à rendre compte de la théorie de la valeur, est complémentaire de son étude historique sur le débat valeur-prix. Avant toutefois de discuter la tentative qui est faite dans ses trois premiers chapitres pour répondre à cet objectif, il est temps de voir comment l'auteur a pu rendre compte de l'attachement trompeur de Marx à la problématique ricardienne. La clé de l'explication nous est fournie dans le chapitre IV où, avec une patience comparable à celle déployée dans *Valeur et prix*, l'auteur examine l'élaboration dans l'œuvre même de Marx des rapports de la valeur et du prix. Quand on considère, nous y est-il assuré, la chronologie des travaux de Marx et non celle de leur publication, on observe que si, dans ses manuscrits de 1858, de 1861-1863 et surtout de 1864-1865 d'où fut tiré le Livre III, Marx s'efforçait de résoudre, sans publier sa solution, un problème intrigant posé par Ricardo, il devait ensuite seulement se consacrer à la rédaction du Livre I où sera exposée et publiée la théorie de la valeur qui lui est propre et, durant les quinze dernières années de sa vie, s'attacher à préciser cette dernière théorie comme par exemple dans l'un de ses tout derniers écrits, ces *Notes sur Wagner* que Dostaler invoque tout particulièrement à l'appui de sa thèse. C'est cette lente progression que serait venue masquer l'éclat avec lequel Engels a présenté comme un couronnement de l'œuvre de son ami la publication posthume des vieux manuscrits rédigés en 1864-1865.

Une fois ainsi rendue plausible l'idée que Marx ait pu s'intéresser, en y attachant une inégale importance et sans toujours les distinguer clairement, à deux théories fort distinctes de la valeur-travail, il était plus facile de revenir aux idées de Ricardo (chap. V et VI) ou plutôt à la discussion que Marx en a faite, pour souligner les divergences souvent bien connues (éternitarisme de Ricardo *vs* matérialisme historique, méthode empirique *vs* méthode dialectique) entre les deux penseurs. Toutefois, la divergence sur laquelle Dostaler insiste le plus, car elle est moins évidente, est celle qui opposerait théorie marxiste de l'exploitation et « théorie de la déduction » du profit capitaliste sur le produit net du travail des ouvriers. C'est, pour l'auteur, la réduction de la première à la seconde qui serait à la source de l'illusion selon laquelle l'essentiel du marxisme pourrait être récupéré par une économie politique prétendument marxiste mais fondée sur des bases

dégagées par Bortkiewicz et pleinement mises au point par Sraffa. Pourtant, assure Dostaler de façon péremptoire : « Il ne suffit pas de dire que les intérêts des ouvriers et des capitalistes sont antagonistes pour se situer dans la problématique marxiste » (VP, p. 156).

Reste donc à examiner la partie la plus délicate du projet, celle visant à caractériser cette théorie marxiste de la valeur-travail épurée cette fois de tout ce qui a pu contribuer à la faire dévier vers une théorie qualifiée de ricardienne *via* l'une ou l'autre des deux interprétations (valeur d'échange et valeur attribut technologique des choses) récusées par Dostaler. A cette question lourde de conséquences, c'est essentiellement le chapitre III (sections 3 et 4) de *Marx, la valeur et l'économie politique* qui apportera une réponse d'ailleurs appuyée sur une analyse sommaire de la méthode marxienne (chap. I^{er}) et sur une mise en forme des suggestions de Marx pour une éventuelle théorie de la mesure (chap. II).

La valeur est le produit du travail, nous sera-t-il rappelé au chapitre III, mais produit d'un travail essentiellement social (travail socialement nécessaire) et irréductible au travail concret en ceci qu'il est précisément du « travail abstrait ». Mieux, ce travail est le fait non d'un travailleur concret donné mais du « travailleur collectif » : aussi le produit de ce travail, la marchandise, se présente en quelque sorte, pourrait-on dire, comme un tissu collectif dans lequel il s'agirait de découper des « parties aliquotes » pour employer une formule chère à Marx. En somme, cette totalité sociale de la marchandise est, de ce fait, perçue comme un « espace homogène » à même lequel les découpages et les mesures indispensables à une théorie quantitative de la valeur pourront s'effectuer directement car la marchandise ainsi conçue « est valeur » (MV, p. 82). En cela, elle se distingue nettement de ces biens que l'économie classique ou néo-classique croit pouvoir traiter d'emblée comme marchandises. C'est donc, pour Dostaler, seulement dans cette construction théorique simultanée du travail, de la marchandise et de la valeur que réside la véritable théorie de la valeur-travail ; aussi n'hésite-t-il pas à affirmer que « l'ensemble des marchandises est isomorphe à l'ensemble des valeurs dont la mesure est le temps de travail dans un espace qui n'est rien d'autre que l'espace du travail social » (MV, p. 83).

On admettra sans trop de mal que l'interprétation proposée par Dostaler de la section I du Livre I — interprétation sans doute un peu trahie à force d'être condensée dans les quelques lignes ci-dessus — peut rendre assez bien compte de l'effort poursuivi par Marx dans cette section présentée par lui comme décisive mais hautement difficile ; mais, demandera-t-on, quel est l'intérêt d'une construction théorique de ce type ?

A cette question, Dostaler a voulu répondre, plus clairement que d'autres avant lui, grâce à son chapitre II consacré à une théorie de

la mesure. Cette théorie de la valeur, dirais-je pour illustrer sa thèse, est rien moins que la « pierre angulaire négligée par les bâtisseurs ». Avant de construire une science, il faut en effet s'interroger sur la grandeur que cette science entend mesurer; Dostaler d'ailleurs soutiendra cette thèse à l'aide de comparaisons avec d'autres sciences et en particulier — le procédé est de bonne guerre — avec celles vers lesquelles les économistes lorgnent depuis toujours. Le physicien ne se satisfait pas de pesées faites à l'aide d'une balance mais s'applique plutôt à la construction préalable d'un « espace vectoriel » qui permet la mesure théorique de la masse (mv, pp. 40-41). De même, la moindre démonstration géométrique suppose que soit d'abord établie l'appartenance des figures « à un même espace, le plan cartésien » (mv, p. 44). Comme on voit mal pourquoi, dans la mesure où elle entend mesurer la grandeur de la valeur, il en irait autrement de l'économie, on peut penser que c'est cette tâche préliminaire de construction d'un espace homogène de la valeur que Marx aurait lucidement abordé dans sa laborieuse démarche de la section I du Livre I. Ce serait d'ailleurs pour avoir su poser de tels fondements qu'il aurait pu dégager un authentique concept de plus-value exprimé en quantité de valeur, concept que les succédanés auxquels a recours l'économie politique (surplus, produit net, etc.) ne parviendraient pas à remplacer adéquatement.

Avant de discuter cette réponse audacieuse à un problème difficile, il reste à faire état d'un tout dernier point : sur quels principes épistémologiques Marx fondait-il cette exigence théorique que semblent avoir joyeusement ignorée non seulement bien des économistes classiques et néo-classiques, mais la plupart des marxistes à commencer par Engels lui-même ? Aussi était-ce pour éclairer un peu cette question que Dostaler s'est interrogé sur la méthode de Marx dans un premier chapitre dont la partie essentielle porte sur « la théorie marxiste de la connaissance ». Ce que veulent rappeler les quelques pages de ce chapitre initial, c'est que la démarche de Marx s'opposait à l'idéalisme hégélien certes, mais aussi à l'empirisme qui, comme tant de philosophies marxistes l'ont répété depuis Althusser en particulier, aurait contaminé toutes les théories des économistes classiques ou néo-classiques. Marx, en assurant dans un passage célèbre de son *Introduction générale* que le « concret de pensée est en fait le produit de l'acte de penser, de concevoir » bien distinct en cela du « concret vivant déjà donné », aurait témoigné par là de la conscience qu'il avait de la nécessité de construire préalablement ce concret (objet de la réflexion scientifique) que l'empirisme se contenterait sans plus de recueillir dans le monde physique ou technologique.

* * *

Pourtant, il faut bien le reconnaître, la distance épistémologique entre Marx et les économistes n'est pas aussi significative que le laisse entendre Dostaler qui ne pouvait d'ailleurs aborder cette question que marginalement dans un ouvrage consacré à la valeur. Si Engels, marqué par la philosophie de son temps, a incontestablement eu tendance à infléchir, dans un sens empiriste, mécaniste et naturaliste (cf. *VP*, p. 51), la pensée plus nuancée de Marx, on aurait tort de penser avec trop de critiques francophones du positivisme anglo-saxon que le fait de coiffer du vocable discrédité d'empiriste l'ensemble de l'épistémologie positiviste qui sous-tend manifestement l'économie politique (néo-ricardienne ou néo-classique), puisse tenir lieu de procès accablant pour celui-ci. Ce serait oublier que le « positivisme » de Popper par exemple, dont la thèse essentielle constitue en quelque sorte le noyau commun au credo épistémologique d'économistes aussi différents que Machlup, Koopmans ou J. Robinson, demeure, malgré toutes ses limites, fondé sur l'idée que la science doit construire son objet, laquelle idée — un siècle de réflexion épistémologique aidant — s'y trouve développée de façon incomparablement plus explicite que chez Marx. C'est d'ailleurs d'une telle épistémologie que se sont nourris les physiciens qui sont censés avoir compris, eux, Dostaler nous l'assure, que leur science implique construction d'un objet et d'une mesure. Sans doute peut-on discuter la façon souvent un peu cavalière dont les économistes ont procédé à une telle construction théorique et alors les travaux de Fradin, auxquels Dostaler se réfère, pourraient être une pièce importante à porter à ce dossier; mais celui-ci devrait alors être examiné pour lui-même. Le rappel des thèses épistémologiques de Marx, s'il peut, en témoignant de l'étonnante clairvoyance de ce dernier, contribuer à rendre plausible la lecture de la théorie de la valeur proposée par Dostaler, n'est pas d'un bien grand secours par contre à qui entreprend d'établir que cette théorie pourrait apporter à la science économique le fondement qui lui ferait défaut.

Or, nul à vrai dire n'en disconvient, la question importante ici n'est pas celle évoquée plus haut de la pertinence des étiquettes épistémologiques mais celle de la théorie marxiste de la valeur-travail conçue comme construction d'un espace homogène de la valeur. Faut-il, comme le propose Dostaler, y voir quelque chose qui aurait un statut analogue à la construction par la physique d'un espace vectoriel? On a du mal à s'en convaincre compte tenu d'une ambiguïté de l'ouvrage de Dostaler qui ne peut pas ne pas heurter le lecteur : chaque science doit construire son objet et les économistes seraient bien naïfs de penser qu'ils peuvent échapper à cette exigence, soit; mais le processus qui permettrait d'y arriver peut difficilement reposer sur la liquidation de cette science en tant que science. La

démarche théorique qui a progressivement permis à la physique de se construire un objet adéquat n'a évidemment pas été accompagnée d'une négation de sa prétention à rendre compte « scientifiquement » des phénomènes naturels. Pourtant il semble que le projet de Marx tel qu'interprété par Dostaler et par les théoriciens marxistes contemporains dont il se rapproche (Benetti, Cartelier, Latouche, etc.) impliquerait l'abandon du projet de l'économie politique en tant que tel. Ce ne serait en effet que par mégarde que Marx et bien des marxistes se seraient laissé emporter par l'ambition de pousser plus avant l'élaboration de cette discipline aux dépens d'un projet essentiellement critique.

On peut certes interpréter le marxisme comme une critique de l'économie politique à ce point radicale qu'elle mettrait en cause le projet même de celle-ci, mais il est difficile d'y puiser du même souffle le fondement nécessaire qui ferait défaut à une science économique désireuse de se donner, au même titre que la physique, un objet susceptible d'être étudié scientifiquement. S'il est vrai que le mérite essentiel de la théorie de la valeur-travail est de fournir un espace homogène de la valeur qui est le travail social et même « une unité de mesure de cet espace » (mv, p. 82), on est en droit de s'attendre, comme Marx le croyait probablement, à ce que prenne forme sur cette base une science économique renouvelée. Or, on ne voit pas très bien comment l'unité de mesure proposée pourrait s'avérer opérationnelle ou, plus exactement, si, pour qu'elle le devienne, on a recours aux instruments mathématiques évoqués par Dostaler : régression à l'infini, matrices de Léontief, etc. (mv, p. 62), on ne voit plus comment on pourrait éviter de retomber dans les interprétations de la valeur qu'aux yeux de l'auteur il faut justement rejeter. Bref, comment une théorie à vocation essentiellement critique peut-elle être présentée comme fondement nécessaire d'une entreprise scientifique ?

A cette question Dostaler répondrait sans doute que la science rendue possible par cette théorie de la valeur n'est nullement la prétendue science économique dans l'une de ses versions néo-classique, néo-ricardienne ou même « marxiste », mais bien plutôt cette science plus globale du social et de l'histoire qu'entend être le matérialisme historique. La réponse serait d'autant plus cohérente que le matérialisme historique se veut tout autant critique que scientifique.

Seulement, on peut se demander ce qui reste de ce matérialisme historique une fois qu'on l'a délesté de tout ce qui dans le marxisme se réduit à une économie politique. Sans doute, comme l'observe Dostaler (par exemple mv, pp. 188 et 189), tout n'est pas à rejeter dans les analyses « économiques » de Marx. A première vue, ce sont les théories de la plus-value, de l'exploitation et de la répartition de la plus-value qui devraient être les éléments décisifs qu'une science marxiste pourrait fonder sur la théorie de la valeur-travail. Pourtant,

il faut se méfier car, comme Dostaler le souligne non sans malice (par exemple VP, p. 1), les économistes néo-ricardiens ou néo-classiques, de Joan Robinson à Morishima en passant par Samuelson, ne demandent pas mieux que de réintégrer à leur discipline les éléments les plus variés de la contribution de Marx pour peu qu'ils soient convenablement épurés de tout ce qui en eux relève de l'« authentique » théorie de la valeur-travail et parfaitement aseptisés à son égard. Dans ces conditions, la contribution scientifique de Marx qu'il s'agirait ici de dégager ne peut se réduire à ce marxisme domestiqué, si l'on ose dire, et doit être marquée de part en part par cette authentique théorie de la valeur qui en constituerait non seulement la pierre angulaire mais aussi la pierre de touche.

Or, il n'est pas facile, pour qui entend retrouver cette contribution scientifique de Marx, de ne pas glisser vers l'interprétation de la valeur qui en fait un « attribut technologique des choses ». Par exemple, au moment capital de montrer que la thèse marxiste n'est nullement une simple « théorie de la déduction » comme celle des néo-ricardiens, Dostaler croit devoir rappeler que chez Marx la lutte des classes ne se situe pas au niveau de la distribution mais à celui de la production « dans le laboratoire secret » qu'évoquait Marx (VP, p. 157). Or que se passe-t-il de si merveilleux dans ce « laboratoire secret », sinon, comme le rappelle Dostaler, la « fabrication de la plus-value », c'est-à-dire, si l'on en croit Marx, la production d'un *quantum* de valeur plus grand que celui requis pour produire la force de travail et donc plus grand que celui fourni par le capitaliste pour payer à sa valeur cette force de travail. Il est sans doute permis d'admirer avec Engels cette « découverte » de Marx, mais en le faisant, il faut l'avouer, on ne voit guère en quoi on s'éloigne tellement de ceux qui font de la valeur un « attribut technologique des choses ». Comment reprocher à Marx un langage par trop technologisant quand il parle de la valeur comme d'un « *quantum* de travail humain... contenu, par exemple, dans une tonne de fer » (cf. MV, p. 86, n. ⁽²⁸⁾) si c'est pour le louer décisivement de nous faire assister à la « fabrication de la plus-value » distillée dans ce vaste laboratoire que sont les usines où sont pressurés les ouvriers doués de l'estimable propriété de produire plus de valeur qu'ils n'en absorbent ? Dans son effort pour redonner sens à la théorie de la valeur-travail, Dostaler, parce qu'il ne renonce en rien à l'idée d'une science marxiste, ne se met pas tout à fait à l'abri de sa propre critique.

De façon beaucoup plus générale, la question qui se pose est la suivante : si ce qui doit être expliqué en définitive est l'origine du *profit* capitaliste, comment maintenir en leur pureté des notions de valeur et de plus-value qui ne devraient rien avoir à faire avec celles de prix et de profit ? Si l'on arrive à établir entre elles un pont quelconque permettant d'apporter l'explication cherchée, comment prétendre alors avoir évité le glissement vers l'économie politique ?

Et s'il fallait éviter toute compromission avec l'économie politique ou avec les interprétations banales de la théorie de la valeur, ne serait-on pas fatalement amené, par purisme à l'égard de la théorie de la valeur, à larguer peu à peu toute analyse de l'échange basée sur la valeur parce qu'elle tend à réduire le concept de valeur à celui de valeur d'échange, toute analyse de la production basée sur la valeur parce qu'elle tend, comme on vient de le voir, à réduire le concept de valeur à un attribut technologique des choses et toute théorie économique neutre à l'égard de la valeur parce qu'elle peut être récupérée sans difficulté par l'économie politique ? Sans doute pourrait-on alors soutenir sans concession aucune que la valeur est marchandise parce que celle-ci est travail social et travail abstrait ; mais, outre que les concepts de socialité et d'abstraction invoqués par Marx ne semblent pas de prime abord les plus propres à jeter toute la lumière souhaitée sur cet espace homogène qu'ils seraient ainsi appelés à caractériser, on risquerait au mieux de se retrouver dans la position de celui qui a troqué une discipline aux fondements trop mal assurés, pour des fondements irréprochables en quête d'une science qui pourrait les consacrer comme fondements de quelque chose — en s'y fondant !

Il est vrai qu'une science ne peut s'échafauder sur le sens commun et qu'elle requiert la construction d'un espace théorique où elle se déploiera, mais une telle construction n'a d'intérêt que dans la mesure où elle rend effectivement possible la rationalisation de cette science. Que faudrait-il penser d'une critique radicale de toutes les formes de la biologie contemporaine qui serait assortie d'une théorie du milieu vital conçu comme espace homogène et fournissant du coup une unité de mesure à une biologie encore à construire qui pourrait espérer par là ne plus se heurter au problème embarrassant de la mesure portant sur le vivant ? On répondra sans doute que la comparaison est déficiente car les biologistes (admettons-le en tout cas) n'ont cure de mesurer un quelconque « milieu vital », alors que les économistes ne cessent de mesurer des prix et des quantités de produits. Mais s'il est vrai que la véritable théorie de la valeur-travail n'a rien à voir ni avec les prix ni avec les données technologiques, on ne voit pas de quel droit il faudrait penser que les économistes doivent davantage se soucier de mesurer cette énigmatique valeur.

A cela on pourrait sans doute esquisser une réponse en ouvrant à nouveau le dossier du statut des mesures invoquées par les économistes pour s'inquiéter encore de ce que, tout en se référant plus ou moins explicitement à la valeur des choses, elles ne parviennent pas à inscrire celle-ci dans un espace homogène. On aurait bien tort en effet de sous-estimer l'importance de ce problème épistémologique et c'est le mérite de tout le courant de pensée critique auquel Dostaler participe de le poser avec insistance. C'est sans doute aussi le mérite plus ou moins indirect de Marx d'avoir permis qu'il soit posé ; mais

force est de reconnaître que sa solution n'est guère facilitée par la construction d'un espace de valeur qui semble bien devoir sa parfaite homogénéité au fait qu'il se situe à un niveau que les manipulations scientifiques suspectes ne sauraient atteindre. L'histoire des sciences nous montre que la construction des fondements ne précède pas l'explication scientifique des phénomènes, mais au mieux se développe simultanément à elle : aussi serait-ce assez difficile de retenir à ce titre la théorie marxiste de la valeur en la détachant de l'analyse économique qu'aux yeux de Marx elle devait rendre possible mais qui, maintenue avec elle, risque de présider à sa contamination et à son évacuation progressive.

Quoi qu'il en soit, l'inquiétude manifestée ici quant à la portée scientifique de la théorie de la valeur n'enlève rien au bien-fondé historique de l'interprétation que Dostaler en propose. Elle n'enlève rien surtout à l'intérêt de l'admirable travail fourni par l'auteur pour montrer dans un premier ouvrage comment cette théorie s'est peu à peu affirmée en se distinguant d'une théorie plus conventionnelle de la valeur et, dans un second ouvrage, comment elle fut rapidement ramenée à cette « théorie plus conventionnelle » et peu à peu évacuée comme telle quand s'est engagé le débat interminable qui a consisté à la confronter à l'approche ricardienne des prix de production.

Si l'on concède enfin qu'elle n'enlève rien au fait que toute une réflexion critique sur les sciences économiques s'enracine dans la théorie de la valeur-travail qui pourrait bien, cependant, n'avoir guère servi qu'à la déclencher, alors on comprendra peut-être pourquoi cette théorie, toute fuyante qu'elle se révèle à qui veut impi-toyablement la cerner, continue d'exercer aujourd'hui encore la fascination que l'on sait.

Juin 1978.

Université de Montréal.

MARXISME ET « SCIENCE ÉCONOMIQUE » RÉPONSE A MAURICE LAGUEUX

par Gilles DOSTALER

Le texte très intéressant de Maurice Lagueux ⁽¹⁾ me fournit l'occasion de préciser certains aspects de la recherche et de la réflexion dont mes livres ⁽²⁾ constituent une étape. Dans son article, Lagueux présente d'abord un résumé soigneux de ma démarche, avant d'en proposer une critique. Je lui sais gré d'avoir, dans un premier temps, réalisé un compte rendu fidèle de mon projet et, surtout, de l'avoir développé suivant une articulation qui rend bien compte de la complémentarité entre mes deux ouvrages. La critique porte, essentiellement, sur les thèses développées dans *Marx, la valeur et l'économie politique*, thèses implicites, bien entendu, dans l'histoire d'un débat présentée dans *Valeur et prix*, dont la rédaction est, toutefois, antérieure. En fait, c'est cette recherche historique préalable qui m'a poussé à développer graduellement l'analyse contenue dans *Marx, la valeur et l'économie politique*, analyse au demeurant provisoire, elliptique, et qui appelle une suite ⁽³⁾. Je ne l'écrirais sans doute pas de la même manière aujourd'hui, compte tenu, non seulement de l'évolution de la discussion sur ces problèmes fondamentaux de l'analyse marxiste, mais aussi de la révélation récente d'importants ouvrages trop long-

(1) « A propos de deux ouvrages de Gilles Dostaler sur la théorie de la valeur. »

(2) *Valeur et prix, histoire d'un débat*, Montréal, Maspero, Presses Universitaires de Grenoble, Presses de l'Université du Québec, 1978; *Marx, la valeur et l'économie politique*, Paris, Anthropos, 1978.

(3) Un certain nombre de coquilles rendent incompréhensibles certains passages de ce livre. En voici les principales :

- p. 20, note (8), lire : « ... supplanté au xx^e siècle... »;
- p. 76, 3^e ligne avant la fin, lire « confondre » au lieu de « confronter »;
- p. 85, note (7), lire : « Le chapitre premier et le supplément de la première édition du *Capital* sont enfin disponibles pour le lecteur français... »;
- p. 133, 2^e citation, lire : « Soit du capital social — mouvements par lesquels sa composition, etc., se transforme — est conçu à présent... »;
- p. 138, 1^{re} ligne, lire : « L'intérêt (cinquième section), la rente (sixième section) »;
- p. 173, manque la note (50), *Le Capital*, I, 1, p. 91;
- p. 177, 13^e ligne, lire : « Incompréhensible, car Marx fait précéder la *Contribution...* »;
- p. 182, 2^e alinéa, lire : « De même, Marx « transforme » un modèle dans lequel les produits s'échangent proportionnellement à leurs « valeurs » en un modèle dans lequel ils s'échangent proportionnellement à leurs « prix » ».

temps méconnus ⁽⁴⁾. Mais cette remarque ne peut évidemment tenir lieu de réponse à la critique de Lagueux. Avant, toutefois, d'entrer dans le vif du sujet, je tiens à faire quelques mises au point relatives à la première partie de l'article de mon contradicteur.

Dans son examen de *Valeur et prix*, Lagueux insiste, à juste titre, sur le rôle d'Engels et sur celui de Bortkiewicz dans ce que j'appelle la transformation de la critique de l'économie politique en « économie politique marxiste ». Je crois qu'il s'agit là d'éléments essentiels de mon livre. Il me paraît toutefois utile de préciser ici mon projet d'ensemble dans ce dossier historique, qui déborde l'approfondissement du concept de valeur et de son rapport avec le concept de prix. Il s'agit de mettre en lumière l'origine simultanée dans un contexte historique à la fois riche et méconnu : 1. Des critiques néo-classiques (ou marginalistes, ou « vulgaires ») du *Capital* et de l'analyse de Marx (Block, Pareto, Böhm-Bawerk et Wicksteed, entre autres, aujourd'hui reprises par Samuelson, Morishima, Maarek et tant d'autres) ; 2. Du développement du marxisme « vulgaire » (mécaniste et économiste) (Engels, en partie, de même que Kautsky, Liebknecht, Kaulla, Riekes et Boudin) ; 3. Des premières tentatives de synthèse « marginalo-marxiste » (Ricca-Salerno, Shaw, Bernstein, Graziadei, Colletti, Giuffrida, Natoli, Croce, Tugan-Baranowsky, préfigurant des auteurs tels que Morishima, pour qui Marx et Walras sont les deux pères fondateurs de l'« économique moderne ») ; 4. Des premières analyses « néo-ricardiennes » (Fireman, Lexis, Hourwich, Bell, Diehl, Oppenheimer et, surtout, Bortkiewicz et Dmitriev, précurseurs directs de Sraffa) ; 5. De l'ébauche d'une véritable analyse marxiste de la valeur, provoquée par la publication du troisième livre du *Capital* (Engels — en partie toujours!, comme les autres, Schmidt, Sombart, Croce, Labriola, Simmel, Stammer, Hilferding). Il s'agit donc, en définitive, du rapport entre *Le Capital* et l'économie politique. Je crois donc erroné — ou à tout le moins un peu excessif — d'écrire, comme Lagueux, que la théorie marxiste de la valeur s'est trouvée « liée à un débat auquel elle aurait dû être étrangère ». Quelle que soit la largeur du fossé qui la sépare de celle de Ricardo, la théorie de Marx, telle qu'elle fut présentée dans *Le Capital*, constitue un élément essentiel, sinon même le détonateur de ce débat qui, depuis quelques années, fait de nouveau rage dans ce qu'on appelle la « science économique », après avoir jadis, après la mort de Ricardo, déchiré l'économie politique.

En ce qui concerne, maintenant, *Marx, la valeur et l'économie politique*, je pourrais difficilement accuser Lagueux de trahir une pensée qui ne m'apparaît pas, maintenant, assez élaborée. Je considère d'ail-

(4) En particulier Issak I. ROUBINE, *Essais sur la théorie de la valeur de Marx*, Paris, Maspero, 1978 (3^e éd. russe, 1928).

leurs comme fidèle à ma démarche l'exposé qu'en fait mon contradicteur, à quelques réserves près. Je ne prétendrais pas, toutefois, que le chapitre II de mon livre était destiné à « répondre plus clairement que d'autres », avant moi, à la question du rapport entre la mesure et la valeur. De même suis-je étonné de lire que j'y développe une « réponse audacieuse à un problème difficile », puisqu'il me semble que plusieurs auteurs ont, depuis longtemps, adopté une démarche analogue à celle que j'emprunte. Il est exact, par ailleurs, que « la partie la plus délicate du projet » est celle qui vise à caractériser la théorie marxiste de la valeur-travail, ce que je développe dans le troisième chapitre de mon livre. Il est non moins exact que la condensation effectuée par Lagueux d'un chapitre déjà beaucoup trop elliptique finit par le trahir quelque peu. J'aurais aimé, en particulier, qu'on insiste plus sur le rôle crucial du concept de *travail abstrait* dans l'analyse de Marx. Mais, à part les remarques qui suivront, je ne puis, compte tenu de l'espace, que renvoyer le lecteur à la lecture de ce chapitre de mon livre.

Il me semble, d'autre part, que l'objectif des trois derniers chapitres ⁽⁵⁾ de ce livre dépasse l'explication historique de la confusion entre deux conceptions de la valeur chez Marx. Le problème fondamental m'apparaît être celui du rapport entre Marx et Ricardo. Et je crois qu'il est inexact de déduire, de la lecture des deux derniers chapitres de mon livre, que la divergence principale entre ces auteurs est celle qui oppose « théorie de l'exploitation » et « théorie de la déduction » (l'expression est de Bortkiewicz, qui l'a construite par opposition aux théories de la « productivité du capital »). Il s'agit bien là d'une divergence importante, mais incompréhensible en elle-même, et qui doit trouver appui sur des oppositions plus fondamentales. Ce n'est donc pas, comme l'écrit Lagueux, « la réduction de la première à la seconde qui serait à la source de l'illusion selon laquelle l'essentiel du marxisme pourrait être récupéré par une économie politique prétendument marxiste mais fondée sur des bases dégagées par Bortkiewicz et pleinement mises au point par Sraffa ». Si tel était le cas, on pourrait effectivement qualifier de « péremptoire » le passage de *Valeur et prix* cité par Lagueux. Il s'agit, en réalité, d'une différence fondamentale entre le *projet marxiste* et le *projet ricardien*, entre l'économie politique et le matérialisme historique. Mais cela nous amène dès maintenant à ce que je crois être le principal point de désaccord entre Maurice Lagueux et moi.

⁽⁵⁾ Depuis que ces chapitres ont été rédigés, deux ouvrages ont été publiés qui proposent une élaboration poussée de certains thèmes des chapitres IV et V de mon livre : Roman ROSDOLSKY, *La genèse du « Capital » chez Karl Marx*, 1^{re} partie, Paris, Maspero, 1976 (éd. allemande intégrale, 1968); collectif, *Marx et l'économie politique*, Grenoble, Maspero, Presses Universitaires de Grenoble, 1977.

L'objet du marxisme

Le projet de Marx, selon moi et certains théoriciens marxistes contemporains, desquels Lagueux écrit que je me rapproche, impliquerait l'abandon du projet de l'économie politique en tant que tel. Je ne puis répondre ici pour d'autres, mais, en ce qui me concerne, cela est tout à fait exact. Je crois d'ailleurs qu'il s'agit là d'un désaccord fondamental, puisque mon critique semble croire en la possibilité d'une « science économique » autonome. Il ne peut même être question, comme l'écrit Lagueux, de « liquidation de cette science en tant que science », puisque cette science n'a selon moi jamais existé en tant que telle. Les économistes ne parviennent à rendre compte de la réalité que pour autant qu'ils débordent le champ qui leur est assigné selon les découpages disciplinaires de l'institution universitaire.

Cela était vrai il y a un siècle. Ce l'est plus que jamais aujourd'hui après que les diverses disciplines des sciences humaines se soient développées pendant cent ans en vases clos. Ce sont, en particulier, les problèmes insurmontables auxquels font face les économies capitalistes qui illustrent l'impossibilité de rendre compte de la réalité sociale et historique en découpant la science sociale en des disciplines au langage hermétique. Les praticiens de ces « disciplines » le ressentent sans doute instinctivement, qui cherchent, chacun dans leur « profession », à embrasser la totalité des phénomènes. On voit la sociologie prétendre rendre compte de toute la réalité sociale, alors que les économistes développent des théories du « marché politique » basées sur la loi de l'offre et de la demande, pendant que les « politicologues » croient cerner le cœur des problèmes.

La tentative de Marx est effectivement, comme me le fait dire Lagueux, de construire une « science plus globale du social et de l'histoire ». C'est cet effort qu'il convient de poursuivre. Comme je crois l'avoir démontré, après beaucoup d'autres, dans mes livres, la constitution d'une « économie politique marxiste » participe de la même illusion que l'élaboration et le raffinement des diverses sciences humaines. On me fait dire que tout n'est pas à rejeter dans les analyses économiques de Marx, après s'être demandé « ce qui reste de ce matérialisme historique une fois qu'on l'a délesté de tout ce qui dans le marxisme se réduit à une économie politique ». Précisément, il n'y a pas, chez Marx, d'« analyses économiques » au sens où l'entend, par exemple, Schumpeter ⁽⁶⁾. Il y a une analyse des phénomènes *socio-économiques*. L'existence d'une « économie politique marxiste » implique d'ailleurs celle d'une « sociologie marxiste », d'une « science politique marxiste », construites comme miroirs de l'« économie bourgeoise », de la « sociologie bourgeoise » ou de la « science politique bourgeoise ».

(6) Cf. J. SCHUMPETER, *History of Economic Analysis*, Londres, George Allen & Unwin, 1954.

Mais il s'agit alors de ce « marxisme » mécaniste et vulgaire qui ne parvient pas plus que ses « adversaires » à rendre compte de la réalité sociale.

« Bref, comment une théorie à vocation essentiellement critique peut-elle être présentée comme fondement nécessaire d'une entreprise scientifique ? », me demande-t-on. La question est judicieuse, et appelle une mise au point. L'élaboration du matérialisme historique ne constitue pas le remplacement du développement d'une discipline (l'économie politique) par un projet essentiellement critique. Le marxisme n'est pas une « anti-science économique ». Mais il est effectivement, parmi d'autres choses, une critique de l'économie politique. Cela signifie que l'analyse de la réalité sociale-historique doit, dans le même mouvement que celui par lequel elle reconstitue cette réalité, critiquer et élucider les *représentations* que la société visée se donne d'elle-même. Ainsi, par exemple, pour Ricardo et pour les économistes, les moyens de production sont naturellement « capital », les produits du travail « marchandises », le travail concret « travail salarié », le surproduit « profit ». Marx, dans *Le Capital* — en suivant une démarche explicitée dans l'*Introduction générale* de 1857 —, élucide le passage du premier au second terme de chaque couple. Il s'agit d'expliquer ce que les économistes — aujourd'hui comme hier — considèrent comme des *données naturelles*. Il s'agit de *produire* les catégories valeur, prix, monnaie, capital. Il s'agit d'expliquer ce qui *fonde* la marchandise et le travail salarié. Tel est, à mon avis, le sens « critique » de la théorie de Marx. J'avoue toutefois n'avoir pas assez insisté, dans mes livres, sur cet aspect fondamental. Il ne s'agit donc pas de la liquidation d'une science qui ne peut, de toute manière, exister. Il s'agit d'une étape nécessaire de la construction d'une autre science, non pas inexistante, mais inachevée. (Une science peut-elle d'ailleurs être jamais « achevée » ?)

Quelle est, maintenant, la méthode pour la construire ?

Marxisme et méthode scientifique

Les deux premiers chapitres de *Marx, la valeur et l'économie politique* constituent de brefs rappels de thèses connues. En les relisant je constate toutefois que leur brièveté — autant d'ailleurs que l'intention polémique qui les sous-tend, face aux diverses écoles de l'économie politique — peut conduire à certains malentendus. Dont celui de croire que Marx aurait jeté les fondements d'une nouvelle *méthode scientifique*. Cette thèse a d'ailleurs fait long feu, et elle est implicite dans la présentation du « matérialisme dialectique » comme « science des sciences », comme méthode universelle et révolutionnaire par rapport à la logique classique. On sait où cela a mené. Que l'on songe, simplement, à la biologie « lyssenkiste ». Depuis longtemps, l'évolution de la science a eu raison du naturalisme romantique qui sert de fondement à *La dialectique de la nature* d'Engels. Ce n'est d'ailleurs pas de déviation

empiriste, mécaniste et naturaliste qu'il convient de parler ici, mais d'idéalisme — très hégélien — comme Lucio Colletti l'a démontré par une comparaison minutieuse des textes de Hegel et d'Engels (7).

Il n'existe qu'une seule science parce qu'il n'existe qu'une seule méthode ou une seule logique, nous rappelle le philosophe italien Galvano della Volpe (8). La nature n'est pas faite d' « oppositions dialectiques des contraires » et de « négations de la négation ». Il ne faut pas confondre les oppositions réelles et les contradictions dialectiques, sans quoi on aboutit à reconstruire le réel à partir de l'idée pure, à la manière de Hegel. Comme l'ont montré della Volpe et Colletti, la critique de Hegel par Marx reprend, à ce sujet, celle de Platon par Aristote. Il n'y a donc, pour comprendre la société comme pour comprendre la nature (et leurs relations, du reste (9)), qu'une seule méthode. Autant le « Diamat » tel qu'élaboré par Engels et Lénine dans des pages malheureuses et, surtout, Staline et ses épigones, ne peut remplacer la logique scientifique dans l'explication des phénomènes naturels, autant il ne peut tenir lieu de « méthode scientifique nouvelle » pour rendre compte de la réalité sociale-historique.

J'accorde à mon contradicteur que « la distance épistémologique entre Marx et les économistes n'est pas aussi significative » que je le laisse entendre. Je lui accorde qu'on trouve chez Popper des thèses analogues à celle que Marx — beaucoup plus tôt toutefois — développe dans l'*Introduction* de 1857. Et j'irai même plus loin. On trouve chez Walras, chez Schumpeter et même chez John Bates Clark (10) des

(7) Cf. LUCIO COLLETTI, *Le marxisme et Hegel*, Paris, Champ libre, 1976 (1^{re} éd. italienne, 1969). Dans cette œuvre extrêmement intéressante, Colletti met à jour certaines convergences, encore jamais décelées, entre les énoncés de deux auteurs aussi éloignés qu'Engels et... Bergson, convergences qu'il explique par leur adhésion à une « métaphysique vitaliste » qui se trouve à la base de *L'évolution créatrice* de BERGSON comme de *La dialectique de la nature* d'ENGELS. Pour les ravages que cette « méthode » peut causer lorsqu'il s'agit d'élucider la théorie de la valeur, cf. notre ouvrage, *Valeur et prix*, pp. 46-57. Deux autres textes de l'œuvre très féconde du philosophe marxiste italien LUCIO COLLETTI existent en français : *De Rousseau à Lénine* (Paris, Gordon & Breach, 1974), *Politique et philosophie* (Paris, Galilée, 1975). En ce qui concerne l'interprétation de la théorie marxiste de la valeur, les conclusions de COLLETTI (cf. le chap. XII du *Marxisme et Hegel*) rejoignent en partie les miennes.

(8) Cf. G. della VOLPE, *Rousseau et Marx*, Paris, Grasset, 1974. C'est là le seul texte traduit en français de cet important philosophe marxiste contemporain (1895-1968). COLLETTI a écrit : « La *Logique comme science positive* est à notre avis ce que le marxisme européen a produit de plus important depuis la guerre » (*Le marxisme et Hegel*, p. 255).

(9) Cf., à ce sujet, l'ouvrage intéressant et original de Pierre LANTZ, *Valeur et richesse, une approche de l'idée de nature*, Paris, Anthropos, 1977.

(10) Cf. en particulier, L. WALRAS, *Éléments d'économie politique pure*, Paris, Librairie générale de Droit et de Jurisprudence, 1952, pp. 22-23, 102; J. B. CLARK, *Textes choisis de J. B. Clark et de J. M. Clark*, Paris, Dalloz, 1948, pp. 99-100, 104; J. SCHUMPETER, *Esquisse d'une histoire de la science économique*, Paris, Dalloz, 1962, p. 130, et *History of Economic Analysis*, pp. 596, 598. Je dois ces références à une critique de mon chapitre sur la valeur de Nicos Dimadis.

passages sur la constitution de l'espace de mesure qui ressemblent à s'y méprendre à la démarche de Marx — telle que je l'interprète du moins.

Mais cette question est secondaire, comme le souligne, à juste titre, Maurice Lagueux. Ce qui l'est moins, toutefois, c'est l'interprétation de la démarche scientifique de Marx que je semble faire, à la lumière de la critique de Lagueux (et, peut-être bien, de certains passages de mon texte). Il s'agirait de construire une science — en faisant table rase des connaissances existantes sur la réalité sociale et historique — en commençant par résoudre, avec la théorie de la valeur-travail, la question de la mesure (l'état d'avancement de cette science en étant là, pour le moment). Le problème de la mesure, j'y reviendrai, précède logiquement la théorie de la valeur, dont l'objet est beaucoup plus vaste (cette théorie se déploie à travers les trois livres du *Capital*). Mais surtout, la démarche de Marx est beaucoup plus complexe, et ne peut se déployer aussi rigoureusement — ou plutôt, « linéairement » — que celle des physiciens, ou, mieux, des mathématiciens. Marx cherche à comprendre la réalité sociale et historique, à étudier « le *mode de production capitaliste* et les *rappports de production et d'échange* qui lui correspondent » ⁽¹¹⁾. Il vise d'abord l'« anatomie » de la société qu'il « voit ». Cette anatomie a été étudiée par l'économie politique, qui a l'illusion de rendre compte scientifiquement de la réalité sociale. Elle ne se pose pas, dès lors, quelques questions préalables auxquelles il est essentiel de répondre pour pouvoir commencer de rendre compte scientifiquement de cette réalité. Nous les avons déjà notées : pourquoi le produit du travail devient-il marchandise ? Comment la marchandise se transforme-t-elle en monnaie ? Comment la monnaie devient-elle capital ? La démarche est donc très loin d'être abstraite et spéculative. Il s'agit de comprendre le fonctionnement d'une société dont le caractère historique et transitoire est posé d'emblée.

La théorie de la valeur-travail

J'apporterais, selon mon critique, dans mon interprétation de la théorie de la valeur-travail, une « réponse audacieuse à un problème difficile ». Que le problème soit difficile, j'en conviens. Que la réponse soit audacieuse, cela me paraît beaucoup moins évident. Dès 1928, Isaac Roubine avait proposé, de la théorie marxiste de la valeur, une interprétation sensiblement analogue à celle qu'allaient par la suite élaborer des auteurs tels que Mattick, Rosdolsky, Backhaus, Gerstein, Pilling, Yaffe, sans compter les théoriciens français contemporains auxquels Lagueux fait allusion dans son texte. Le troisième chapitre de *Marx, la valeur et l'économie politique* aurait sans doute pris une autre allure si j'avais disposé, au moment où je l'écrivais, du travail de

(11) K. MARX, « préface » in *Le Capital*, Paris, Editions Sociales, Livre I^{er}, t. 1, p. 18.

Roubine. Roubine parvient à peu près aux mêmes conclusions que moi, mais ces conclusions, comme du reste l'analyse qui les précède, sont beaucoup plus élaborées et approfondies. Il pousse beaucoup plus loin que moi l'élucidation des concepts à laquelle je procède dans mon troisième chapitre. Ce faisant, il poursuit un travail de clarification déjà entamé par Sombart, Schmidt, Labriola et Hilferding, parmi d'autres. Je suis d'ailleurs tout aussi frappé de le voir faire, des auteurs mentionnés dans *Valeur et prix*, une critique qui, sur les points essentiels, rejoint la mienne. Il est d'ailleurs absolument incroyable qu'un tel travail de clarification théorique ait été oublié pendant un demi-siècle. La discussion des thèses de Roubine aurait certainement permis de progresser plus rapidement et évité bien des débats inutiles.

Mais il ne suffit pas de répondre à une critique en s'appuyant sur d'autres auteurs. Je ne trouve pas, toutefois, dans le texte de Maurice Lagueux, de critique de mon interprétation de la théorie de la valeur de Marx comme telle. La critique porte plutôt, me semble-t-il, sur le rôle que je fais jouer à cette théorie (comme fondement — en terme de théorie de la mesure — d'une science inexistante, ou à construire). Il convient donc que je rappelle, dans un premier temps, d'une manière synthétique, les thèses que je défends :

1. La théorie de la valeur n'est pas une théorie des rapports d'échange entre les biens (ce n'est donc pas, d'emblée, une théorie des *prix*).

2. Cette théorie examine ce qui constitue le lien social dans une société capitaliste; de ce fait, elle a pour objet le mécanisme de régulation et de répartition du travail *social abstrait*.

3. Cette théorie présuppose et contient dans son domaine la solution du problème de l'*homogénéisation* des produits du travail, et appelle de ce fait une *théorie de la monnaie*, qui en fait donc aussi partie intégrante.

4. Cette théorie est construite sur la base de l'articulation de deux concepts fondamentaux :

- a) la *marchandise*, qu'il ne faut pas confondre avec le bien économique ;
- b) le *travail abstrait*, qu'il ne faut pas confondre avec une *dépense physiologique* d'énergie (à quoi correspond l'interprétation de la valeur comme « attribut technologique des produits ») ou encore avec le travail salarié (à quoi correspond la confusion entre valeur et valeur d'échange).

5. Ces concepts n'acquièrent de sens que globalement, à l'échelle du *capital social* et du *travailleur collectif* (on ne « calcule » pas la valeur d'objets individuels ou la « plus-value » produite par une entreprise donnée).

La présentation qui précède est nécessairement très condensée. Je dois renvoyer le lecteur, pour en saisir les implications, à mon ouvrage et, surtout, aux autres analyses auxquelles j'ai fait allusion,

particulièrement à celle de Roubine. Elle me paraît, toutefois, disposer de cet aspect de la critique de Maurice Lagueux, réduisant mon interprétation de la théorie de la valeur à celle d'une théorie de la mesure, qui n'en constitue que le préalable méthodologique. Le mérite essentiel de la théorie de la valeur-travail de Marx n'est pas de résoudre un problème de *mesure*, et, ce faisant, de jouer, par rapport à une éventuelle « science économique », le rôle de la construction d'un espace vectoriel en physique. Elle est, plutôt, le point de départ d'une réflexion visant à faire surgir les concepts de base pour analyser le mode de production capitaliste. *Et ces concepts existent*. Il ne s'agit pas de troquer « une discipline aux fondements trop mal assurés, pour des fondements irréprochables en quête d'une science qui pourrait les consacrer comme fondements de quelque chose ». Cela m'amène à la dernière partie de ma réponse.

De la valeur à l'analyse du capitalisme

Il va de soi que l'analyse de la valeur que je propose — avec plusieurs autres — appelle une reconsidération d'un certain nombre de « vérités » débitées depuis trop longtemps par les « manuels d'économie marxiste ». La valeur n'étant pas un stock d'énergie humaine coagulée ⁽¹²⁾, ou mieux, un fluide, l'hypothèse d'une transmission diachronique de la valeur pose problème : donc par exemple, le fait de dire que la fraction fixe du capital constant « transmet » graduellement, au compte-gouttes, sa « valeur » au produit. De même le concept de « valeur de la force de travail » demande-t-il à être sérieusement réévalué. C'est plus globalement à la théorie de la monnaie, de la plus-value et du capital qu'il convient de donner une formulation plus rigoureuse que celles auxquelles nous avons été habitués.

Il ne s'ensuit pas, pour autant, que tout soit à construire, et qu'il faille rejeter la totalité des « analyses économiques de Marx », pour reprendre l'expression de mon critique. Même si je crois avoir montré l'origine d'une erreur que plusieurs reconnaissent aujourd'hui : celle de la transformation de la valeur en prix de production telle que Marx la décrit. Il faut expliquer l'origine du profit capitaliste, rendre compte de la répartition de la plus-value. Il n'est pas question de « maintenir en leur pureté des notions de valeur et de plus-value qui ne devraient rien avoir à faire avec celles de prix et de profit ». Et les trois livres du *Capital*, comme plusieurs travaux ultérieurs inspirés de la démarche de Marx, constituent un pas dans cette voie, qui demeure toutefois loin d'être complètement explorée.

La théorie de la valeur-travail, telle que je la propose, ne constitue

(12) « Mais jusqu'ici, les sorciers seuls ont pu croire ou faire croire qu'avec les désirs seuls on peut conglutiner une partie de nous-mêmes dans un bien quelconque » (Antonio LABRIOLA, *Socialisme et philosophie*, Paris, Giard & Brière, 1899, p. 223).

donc pas une totalité fermée sur elle-même, fondement irréprochable d'une science à construire. Depuis plus d'un siècle déjà, des jalons sont posés pour l'édification de cette science. Il ne s'agit pas — comme nous en accuse Lagueux — de faire précéder l'explication des phénomènes de la construction des fondements. Je sais qu'au mieux, ces éléments se développent simultanément. J'ajouterais même que c'est la difficulté de rendre compte de certains phénomènes, dans un cadre conceptuel donné, qui provoque la réflexion sur les concepts — sans que cela implique la destruction complète du cadre. C'est l'étude du débat sur la nature de l'impérialisme et sur l'échange inégal qui m'a poussé sur la voie d'une réflexion sur la théorie de la valeur, car il m'est vite apparu que certains désaccords fondamentaux dissimulaient des interprétations tout à fait divergentes des fondements de l'analyse marxiste. Il ne s'ensuit pas pour autant que tout ce qui a été écrit, depuis un siècle, sur l'impérialisme m'apparaît vain et futile tant et aussi longtemps que je ne serai pas parvenu à une compréhension claire, totale et définitive des concepts fondamentaux de l'analyse marxiste du capitalisme. Ce serait là une démarche à la fois présomptueuse et stérile. Il n'en reste pas moins qu'il est impossible de considérer comme acquis une fois pour toutes l'analyse des concepts fondamentaux. Il y a une interaction continuelle entre le « simple » et le « complexe », ou encore entre l'« abstrait » et le « concret » tel que Marx le décrit dans son *Introduction générale à la critique de l'économie politique*. Ce processus n'est pas diachronique. On ne résout pas une fois pour toutes la question des fondements pour progresser, d'année en année, sur la voie de la reconstitution du « concret de pensée ».

Il s'agit donc de rendre compte de la réalité. A la surface de cette réalité apparaissent, entre autres, des prix, des profits, des salaires, et certaines interactions dynamiques entre ces grandeurs, dont, par exemple, le phénomène de l'*inflation*. La « science économique » ne parvient pas à rendre compte de ce dernier événement. Le marxisme, non plus, ne parvient pas à décrypter parfaitement ce processus de répartition de la valeur. Il s'en approche, toutefois, beaucoup plus que la « science économique », puisqu'il vise à expliquer la totalité de la réalité sociale et historique, et qu'il considère comme un élément essentiel de cette réalité la lutte des classes. Un approfondissement — qui peut amener avec lui une mise au rancart de certains dogmes qui ont trop longtemps régné — ne peut que contribuer à nous faire cerner de plus près cette réalité. Telle est la marche de la science. Telle est, aussi, une des conditions de transformation de cette réalité sociale.

Octobre 1978.

Université du Québec à Montréal.

ENCORE UNE BRÈVE PRÉCISION EN GUISE DE RÉPONSE A GILLES DOSTALER

par Maurice LAGUEUX

Je suis heureux de constater que mon intervention aura permis à Gilles Dostaler de préciser et d'enrichir divers aspects de sa pensée. L'objectif principal de ce texte ayant ainsi été atteint, je m'abstiendrai de poursuivre ici le débat déjà centenaire dans le sillage duquel nous nous sommes inscrits après tant d'autres.

Qu'on me permette cependant d'apporter une seule précision concernant ce qui paraît être notre principal point de désaccord. Avec une modestie qui l'honore, Dostaler rappelle que l'interprétation de la théorie de la valeur qu'il a fait sienne avait, depuis déjà longtemps, été défendue par de remarquables prédécesseurs dont certains d'ailleurs ne m'étaient pas inconnus. Aussi ce que je qualifiais d'audacieux dans sa démarche n'était pas vraiment cette interprétation elle-même, si éclairant que l'exposé m'en ait paru, mais bien plutôt l'idée un peu plus neuve et surtout plus hardie, c'est-à-dire plus franchement « éprouvable » si j'ose dire, qui consistait à faire de la théorie de la valeur une théorie de la mesure du type de celle qui serait requise par toute entreprise authentiquement scientifique. Or Dostaler a voulu ici atténuer sensiblement l'importance de cet aspect de sa pensée auquel j'avais, à tort peut-être mais sur la foi de passages de son livre qui m'ont semblé éloquents, attribué une place décisive. Dans la mesure où cet élément de sa thèse perd de son importance, celle-ci devient certes moins « audacieuse » et de ce fait — je le reconnais volontiers — moins vulnérable à ma critique principale qui s'y rapportait pour l'essentiel.

Resterait alors à reprendre, sur des bases modifiées en conséquence, un débat qui, s'il risque à mon sens de ne pas alors contribuer aussi directement à cerner le rôle et le statut d'une théorie de la valeur, n'en continuerait pas moins à éclairer ces diverses dimensions de la problématique socio-économique auxquelles, comme Dostaler le souligne à juste titre, la discussion de la théorie de la valeur demeure étroitement associée.